

*île*, répétait un autre, *arriver en même temps, arriver en même temps, arriver en même temps*, caquetait un troisième, et tout un groupe d'oiseaux verts perchés sur la plus proche branche leur cornaient aux oreilles *trop éloignée, trop éloignée, trop éloignée*.

Assourdis par tout ce bruit, Vendredi et Robinson s'enfuirent jusque vers les grands pins qui bordaient la plage.

– C'est bien la première fois depuis mon naufrage que je suis gêné par des bruits de voix, s'écria Robinson qui se souvenait de ses longues années de solitude.

– *Bruits de voix, bruits de voix, bruits de voix!* glapit une voix aigre dans les branches du pin le plus proche.

Il fallut fuir encore plus loin, au bord de la mer, à l'endroit où les vagues croulent sur le sable mouillé.

Dès lors, Robinson et Vendredi eurent la plus grande difficulté à échanger des phrases sans qu'aussitôt une voix moqueuse, partant du buisson ou de l'arbuste voisin, ne vienne les interrompre en répétant certains mots qu'ils avaient prononcés.

Exaspéré, Robinson ne se déplaçait plus qu'avec un bâton qu'il lançait rageusement dans la direction d'où venait la voix. Jamais il n'atteignit un perroquet, mais souvent on en voyait un s'enfuir avec un cri qui ressemblait à un rire moqueur.

– En vérité, lui dit Vendredi quelques jours plus tard, je crois que c'est une bonne leçon. Nous parlons trop. Il n'est pas toujours bon de parler. Dans ma tribu, chez les Araucans, plus on est sage, moins on parle. Plus on parle, moins on est respecté.

Les animaux les plus bavards sont les singes et, parmi les hommes, ce sont les petits enfants et les vieilles femmes qui parlent le plus.

Et il ne se laissa pas troubler par le cri qui retentit presque sous ses pieds et qui répétait *petits enfants, petits enfants, petits enfants*. Il montra à Robinson un certain nombre de gestes des mains qui pouvaient exprimer les choses les plus importantes.

Ainsi ce geste signifiait :



*J'ai sommeil.*